

Dossier Jules Verne

BeQ

De Jules Verne, à la Bibliothèque

Famille-sans-nom	L'école des Robinsons
Le pays des fourrures	César Cascabel
Voyage au centre de la terre	Le pilote du Danube
Un drame au Mexique, et autres nouvelles	Hector Servadac
Docteur Ox	Mathias Sandorf
Une ville flottante	Le sphinx des glaces
Maître du monde	Voyages et aventures du capitaine Hatteras
Les tribulations d'un Chinois en Chine	Cinq semaines en ballon
Michel Strogoff	Les cinq cent millions de la Bégum
De la terre à la lune	Un billet de loterie
Le Phare du bout du monde	Le Chancellor
Sans dessus dessous	Face au drapeau
L'Archipel en feu	Le Rayon-Vert
Les Indes noires	La Jangada
Le chemin de France	L'île mystérieuse
L'île à hélice	La maison à vapeur
Clovis Dardentor	Le village aérien
L'Étoile du Sud	L'invasion de la mer
Claudius Bombarnac	Les frères Kip
	Un capitaine de quinze ans

À la suite de la parution de *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Théophile Gautier a fait paraître dans *Le Moniteur universel*, le 16 juillet 1866, cet article : « Les Voyages imaginaires de M. Jules Verne », dont voici le texte en intégralité.

Les Voyages imaginaires de M. Jules Verne

« ... Voilà tout ce que le théâtre a fourni dans cette semaine torride, et nous l'en remercions presque. Le spectacle dans un fauteuil est celui qui convient le mieux en pareil temps.

« Notre pays tempéré n'a prévu ni le froid ni la chaleur. Aussi, lorsque l'alcool du thermomètre se pelotonne dans sa boule ou pousse son fil rouge le long de l'étiage des degrés seulement jusqu'à l'indication des vers à soie, nous trouvons-nous également surpris. Ce ne sont que gens qui grelottent ou gens qui étouffent. On gèle et on rôtit alternativement. Le vent, qui entre si bien dans les chambres l'hiver, se garderait, pendant l'été, d'y pousser le moindre souffle. Les

maisons deviennent des fournaises, et l'argile humaine se couvre, comme la terre poreuse des alcarazas, d'une sueur perlée. Ce qu'il y a de mieux à faire en pareil cas, c'est de fermer tout, persiennes, stores, rideaux, de s'allonger sur un fauteuil de moleskine, enveloppé d'un burnous algérien, et de lire, dans la demi-obscurité à laquelle l'œil se fait bien vite, quelque livre agréable et rafraîchissant, les voyages imaginaires de M. Jules Verne par exemple, dont les titres seuls vous font courir sur la peau un léger frisson : *Les Anglais au pôle Nord ; Le Désert de glace ; Cinq semaines en ballon ; Voyage au centre de la Terre ; De la Terre à la Lune, trajet direct en 97 heures.*

« Les deux premiers surtout sont excellents aujourd'hui. L'atmosphère est lourde. L'aurore s'est levée dans des brumes humides et chaudes, à peine saluée des oiseaux, et c'est tout au plus si elle a eu la force de répondre à notre bonjour matinal. La nuit a été brûlante, et l'aube, ayant mal dormi, a les joues plutôt marbrées que fraîches. Ces livres arctiques viennent à propos. Quand on les tient, ils vous donnent presque l'onglée : on voit son souffle s'allonger en brouillard et une neige invisible vous descend sur les épaules. M. Jules Verne sait, comme les physiciens, fabriquer de la glace au centre d'une tombe chauffée à blanc.

« Il y a une volumineuse collection de voyages

imaginaires anciens et modernes : depuis l'*Histoire véritable* de Lucien jusqu'aux *Aventures de Gulliver*, l'imagination humaine s'est complu dans ces fantaisies vagabondes où, sous prétexte d'excursions aux contrées inconnues, les auteurs, avec plus ou moins de talent, développent leurs utopies ou exercent leur humeur satirique. – Les voyages de M. Jules Verne n'appartiennent à aucune de ces catégories. S'ils n'ont pas été réellement accomplis et si même ils ne sauraient l'être encore, ils offrent la plus rigoureuse possibilité scientifique et les plus osés ne sont que le paradoxe ou l'outrance d'une vérité bientôt reconnue. La chimère est ici chevauchée et dirigée par un esprit mathématique. C'est l'application à un fait d'invention de tous les détails vrais, réels et précis qui peuvent s'y rattacher de manière à produire l'illusion la plus complète. Il y a plus chez M. Jules Verne d'Edgar Poe et de Daniel de Foe que de Swift, ou pour mieux dire il a trouvé son procédé lui-même et l'a porté du premier coup au plus haut degré de perfection.

« Les aventures du capitaine Hatteras dans *Les Anglais au pôle Nord* dépassent l'intérêt du roman le plus attachant. Ce mystérieux départ du *Forward* pour une destination inconnue, avec un équipage si étrangement recruté, frappe tout de suite l'imagination, qui s'embarque, résolue à suivre jusqu'au bout les hardis explorateurs. On partage la curiosité presque

superstitieuse des matelots à l'endroit de ce capitaine invisible dont les ordres aux moments extrêmes arrivent à bord d'une façon si imprévue, et lorsqu'il se découvre, on l'aime encore davantage. C'est une volonté de fer dans un corps de fer, qui avec l'opiniâtreté particulière à la race saxonne, que l'obstacle irrite loin de l'abattre, brise, pour atteindre son but, toutes les barrières de la nature. Ce but, c'est le pôle Nord, l'axe mathématique de la Terre, le point précis où passe l'essieu sur lequel pivote notre globe et qui fait se précipiter la pointe en bas l'aiguille aimantée. Ce pôle n'est pas le pôle du froid dont plusieurs navigateurs ont plus ou moins approché ; il est situé au-delà, dans une mer relativement libre. Mais que de souffrances, que de fatigues pour y arriver ! La neige, les glaces, les banquises, le brouillard, une nuit de six mois, des froids à geler le mercure, le scorbut, la famine, les ours blancs, le navire pris dans la mer comme une noix dans un ruisseau gelé : ce ne sont là encore que des roses. Il peut advenir pis, le découragement et la révolte de l'équipage qui refuse d'aller plus loin et s'en retourne au hasard, après avoir pillé les provisions quand il n'y avait plus que quelques degrés à franchir pour atteindre le but et y planter le drapeau de l'Angleterre ! Resté seul avec trois ou quatre matelots fidèles et cet excellent docteur Clawbonny, si courageux, si bon, si sympathique et si

savant, l'indomptable Hatteras entreprend un immense voyage sur la glace recouverte de neige. Un traîneau tiré par quelques chiens esquimaux à travers les mirages des aurores boréales, les erreurs du brouillard, les dégels et les reprises de froid, porte le bagage toujours de plus en plus léger des intrépides explorateurs. La rencontre d'un navire américain naufragé est pour eux le salut ; ils y trouvent des provisions de bouche, du combustible aussi nécessaire peut-être que la nourriture en cas de rudes climats où la nature est marâtre, et ils recueillent le capitaine, seul survivant de l'équipage. Avec ces ressources, la petite troupe s'organise pour l'hivernage, se bâtit une maison en blocs de glace et jouit d'un confortable relatif, que viennent parfois déranger les ours à qui l'on fait payer cher leur visite.

« Puis quand arrive le printemps, qu'à travers la neige fondue pointe la timide flore arctique et que les renards, les rennes sauvages commencent à montrer leur museau, on construit une barque avec les débris du *Purpoise* et le capitaine Hatteras, moitié par terre, moitié par mer, continue sa marche ascendante vers le nord. Il parvient enfin à son rêve et trouve le vrai pôle au centre d'un volcan marin où le bon docteur Clawbonny a bien de la peine à l'empêcher de se jeter comme Empédocle dans l'Etna. Le retour en Angleterre s'effectue sans trop de difficultés mais le capitaine Hatteras, surexcité par ces terribles projections de

volonté, a laissé sa raison dans le cratère du pôle, et on peut le voir à la maison de santé de... se promener silencieusement, suivi de son chien Duk « en remontant toujours vers le nord », c'est là sa folie.

« Cette courte analyse ne peut donner qu'une faible idée des *Anglais au pôle Nord* et du *Désert de glace*. M. Jules Verne, dans son récit exact et minutieux comme un livre de bord, fait naître l'absolue sensation de la réalité. La technicité maritime, mathématique et scientifique employée à propos et sobrement imprime un tel cachet de vérité à ce fantastique *Forward*, qu'on ne peut se persuader qu'il n'a pas accompli son voyage d'exploration. Quand Hatteras fait son point, aucun capitaine de navire n'y trouverait à reprendre et il en est de même pour le plus mince détail. Seul le journal de Robinson, rédigé par de Foe, atteint ce degré de vraisemblance. En outre, M. Jules Verne, qui ne néglige pas le côté humain et cordial, sait faire aimer ses personnages, et il inspire, surtout par les journées chaudes comme celle où nous écrivons cet article, l'envie d'aller passer quelques heures avec ces bons compagnons au désert de glace dans la maison de neige... »

Cité dans : *Jules Verne : Les romans de l'eau*, Omnibus, 2001, édition présentée et commentée par

Claude Aziza. Le volume comprend : *Vingt mille lieues sous les mers ; Voyages et aventures du capitaine Hatteras ; Le Chancellor et Le Sphinx des glaces.*

Paschal Groussel fournit à Jules Verne le sujet de deux de ses romans : *Les Cinq cents millions de la Bégum* et *L'Étoile du Sud*. Puis il cosigne – sous le pseudonyme d'André Laurie – avec Jules Verne : *L'Épave du Cynthia*. Ce texte a été écrit au lendemain de la mort de Verne.

Jules Verne vu par... André Laurie

Jules Verne qui s'est éteint hier à l'âge de soixante-dix-sept ans fut quelque chose de plus et de mieux que l'imaginait la majorité de ses lecteurs. Un des écrivains les plus originaux, les plus brillamment doués, les plus noblement français et aussi un des plus mondiaux, un de ceux qui ont su parler à l'univers le langage qu'il attendait, un des hommes rares qui ont le privilège de représenter l'espèce au grand parlement humain et d'adresser au monde surhumain un message unanimement compris. Parce qu'il a été depuis un demi-siècle le plus populaire des conteurs, parce qu'il a été traduit en toutes les langues, du français, de l'allemand, du russe et de l'espagnol jusqu'au chinois et au japonais ; parce qu'il n'est jamais rien tombé de sa

plume qui ne soit sain, substantiel et pur, et aussi parce que ses œuvres sont naturellement la lecture de prédilection d'une jeunesse éprise d'au-delà dans le monde sensible et d'idéal dans le réel. Beaucoup de gens qui écrivent dans une langue apocalyptique des choses que personne ne lit sont allés dire : c'est un auteur pour livre de prix !

Ils auraient pu comprendre que la popularité, quand elle est à ce point irrésistible et victorieuse, quand elle s'affiche par autant de versions que de langues, par autant d'adeptes que d'êtres vivants, vaut et dépasse le consensus des postérités. En fait, elle s'exprime par la qualité souveraine du bon aloi, par celle qui donne cours forcé à la monnaie littéraire et la fait accepter par tous, d'un bout du monde à l'autre. Comme une vieille guinée anglaise ou un louis d'or français.

L'Académie ne le sentit pas. En n'offrant pas un de ses fauteuils à J. Verne et en se contentant de couronner ses livres comme de bons livres d'éducation, elle s'est amoindrie elle-même. Le digne M. Patin l'avait dit à cette occasion : M. J. Verne remplace les merveilles de la féerie par un merveilleux nouveau dont les notions récentes de la science font tous les frais. L'intérêt habilement soutenu y tourne au profit de l'instruction. On en rapporte, avec le plaisir d'avoir appris, le désir de savoir, la curiosité scientifique.

Et combien d'autres, après le brave helléniste, contre le verdict de l'humanité vivante se sont refusés à voir que l'œuvre de Jules Verne est la plus puissante et la plus féconde du siècle, précisément parce qu'elle en est l'expression ! Elle l'a prouvé pourtant, en touchant simultanément comme un verbe nouveau tous les cerveaux contemporains. Et quel poète, quel philosophe, quel demi-dieu en a jamais fait autant ? Cervantès, Balzac mirent un siècle à leur conquête. Encore ne fut-elle jamais et ne pouvait-elle pas être complète par la raison que les anecdotes d'une race n'intéressent que cette race et sa parenté et qu'au milieu de la confusion des langues et des instincts, il fallait la Science elle-même, ses ambitions et ses rêves pour passionner simultanément le genre humain.

Jules Verne était Breton, de Nantes où il naquit en 1828. Son père y exerçait la profession d'avoué et l'envoya faire son droit au Quartier latin. Il y acheva normalement ses études juridiques mais n'eut jamais goût que pour les lettres et pour les sciences physiques. Aussi s'arrangea-t-il d'abord pour rester à Paris, en devenant le Secrétaire de Perrin qui cumulait alors l'administration de l'Opéra-Comique et celle du Théâtre-Lyrique. Entre-temps, il collaborait au Musée des Familles alors dirigé par Charles Wallut qui devint bientôt sous-directeur du Crédit Mobilier. Il obliqua d'abord vers le théâtre et la finance, écrivit deux pièces

en vers pour Le Gymnase et Le Vaudeville et apporta longtemps des ordres de Bourse à un coulissier. Il faut noter ces choses parce qu'elles expliquent un des côtés notables de son talent. J. Verne est toujours resté un dramaturge et un metteur en scène. S'il n'a jamais signé depuis que deux pièces de théâtre, *Le Tour du monde* et *Michel Strogoff* : deux chefs-d'œuvre du genre, c'est qu'il s'était dès lors exclusivement voué à sa tâche encyclopédique et qu'il voulait avant tout en poursuivre le développement. Pendant dix ans, il le prépara sans doute inconsciemment par les études les plus diverses. Et soudain (1861), il rencontra sa voie en apportant *Cinq Semaines en ballon* à Hetzel, qui rentrait de ses huit ans d'exil à Bruxelles.

Hetzel avait été l'éditeur de Victor Hugo, de George Sand et de Charras après avoir été celui de Balzac, de Musset et de Gavarni. C'était lui-même un charmant écrivain et un fin lettré en même temps qu'un découvreur d'hommes. J.J. Weiss disait, en le rattachant par ses origines aux écrivains français d'Alsace : « Qui donc se vanterait d'être plus pénétré du bon sens de France, de parler une langue plus délicate, plus alerte, plus achevée que l'auteur des *Bonnes Fortunes parisiennes* ? C'est un parfum d'herbe du Rhin, c'est un goût chaste de bleuets cueillis sur la cime des Vosges. » Hetzel comprit d'emblée la valeur propre de celui qui s'offrait, la lui révéla à lui-même et, pour la cultiver à

fond, lui offrit un traité de vingt ans.

Ce fut la crise déterminante, Jules Verne embrassa d'un coup d'œil l'œuvre grandiose qui s'ouvrait devant lui. Il annonça à ses amis qu'il se mariait et disparut pour se plonger tête baissée dans son œuvre. Ces amis étaient alors Aristide Hignard le musicien, Fournier Saloveze, le futur préfet de Blois au Seize Mai, Félix Duquesnel, le financier, Maisoneuve, Charles de Béchenel qui devait mourir fou pendant la guerre franco-allemande, et quelques autres encore. Et dès lors, son histoire est celle des livres, à peine coupée de temps à autre par une croisière sur le *Saint-Michel*, le petit yacht qu'il devait bientôt s'offrir et où il a décrit quelques-unes de ses œuvres les plus fortes. Car, au contraire de l'opinion souvent exprimée, Jules Verne était un pratiquant du long cours. Il savait prendre le vent et commander la manœuvre, il savait surtout s'inspirer profondément des spectacles de la mer, de ses périls et de ses leçons, et personne ne les a mieux exprimés.

Ses ouvrages forment aujourd'hui (ou formeront demain, car il laisse plusieurs œuvres posthumes) un ensemble de quatre-vingt-dix volumes qui n'ont d'analogue dans aucune littérature. D'autres avant lui, depuis Swift jusqu'à Edgar Poe, ont introduit la science dans le roman et l'ont utilisée pour la satire ou pour

l'agrément de leur cuisine. Personne avant lui n'en avait fait le substratum systématique et durable d'une œuvre monumentale consacrée à l'étude directe de la terre et de ses annexes, des programmes industriels de l'humanité, des résultats acquis et des conquêtes possibles.

Par la variété du détail autant que par l'harmonie du but et de l'exécution elle forme un ensemble unique, et que sa diffusion simultanée dans tous les idiomes de la planète, du vivant même de l'auteur, rend plus frappant encore et plus fécond. C'est un prodigieux effort de civilisation. Il n'y en a pas d'autres exemples au cours des siècles. Même réduites à un seul volume, les Bibles anciennes ou modernes ont toujours mis des centaines et des milliers d'années à se répandre en sept ou huit langues. Qu'une œuvre romanesque soit devenue oecuménique dans les brèves limites d'une vie humaine, c'est un privilège unique et qui ne saurait être sans sa profonde signification, car il échappe à toute préméditation.. à toute action directe, étant en opposition flagrante avec l'intérêt propre de l'auteur et de l'éditeur.

Il faut songer en effet que sept ou huit nations au plus sont liées par des *conditions* littéraires et que toutes les autres constituent à l'égard de la propriété intellectuelle une véritable horde de brigands

irresponsables, sinon inconscients. Un accord aussi unanime que celui du globe sur l'œuvre de Jules Verne, surtout quand cette œuvre reste une exception, ne peut s'expliquer que par un ensemble de mérites uniques aussi. Il ne peut être ni le résultat d'un engouement passager ni celui d'une contagion de peuple à peuple. Il faut que des qualités supérieures de simplicité, de clarté, d'ordonnance logique, de nouveauté évidente, concourent à créer une communion d'âme si soudaine parmi tant de races diverses et encore ennemies. Et cette identité, cette simultanéité de sentiment ne pouvaient naître que d'un art raffiné qui est par excellence l'art français, celui de la mesure.

C'est en quoi J. Verne s'est montré supérieur. Non seulement il a eu la géniale pensée d'écrire l'épopée du monde terrestre (en y comprenant la Lune), et il a poursuivi cette pensée pendant un demi-siècle, avec une inflexible résolution, mais il a apporté à sa tâche tous les éléments du succès qui pouvaient la faire accepter et épouser par l'univers. Il l'a longuement préparée par des lectures infinies, il l'a graduée avec une habileté consommée, il l'a développée avec une sûreté, une hardiesse et une prudence exemplaires. Avant les ingénieurs, il a dressé le plan des sous-marins et des submersibles ; avant les artilleurs, il a fondu les canons à longue portée ; avant les astronomes, il a exploré les mondes voisins. Ses vues hypothétiques sont restées si

judicieuses que chaque année nouvelle nous en apporte la réalisation partielle. En même temps, il a toujours su les présenter avec une sobriété impersonnelle qui en décuple l'effort. Sa langue est simple et forte, sa technique littéraire impeccable. Presque toutes ses expositions sont des chefs-d'œuvre. On trouverait malaisément dans ses cent volumes une page inutile. Il a fait penser, rêver, marcher l'humanité. Combien d'écrivains pourront en dire autant et laisser, quand ils disparaîtront, un record aussi glorieux ?

Le Temps, 26 mars 1905.

Homme politique, Léon Blum a, dans sa jeunesse, exercé une activité de critique littéraire. Ce texte date aussi de 1905 et a paru dans *L'Humanité*.

Jules Verne vu par... Léon Blum

Je voudrais parler aujourd'hui de Jules Verne, et ce n'est pas seulement pour m'acquitter d'un devoir de reconnaissance ; car j'ai lu Jules Verne quand j'étais enfant comme tant d'enfants ; c'est aussi pour réagir contre une injustice négligente. Nous sommes fâcheusement enclins à dénier toute valeur littéraire aux œuvres qui se présentent à nous sous une figure simple, sans appareil, aux livres écrits pour le peuple, aux œuvres écrites pour les enfants, c'est toujours une injustice ; c'est très souvent une erreur. Cette erreur, l'avenir la redressera comme toutes les autres, car il n'y a guère qu'en littérature qu'on soit toujours assuré de la justice finale.

Pourquoi celui qui écrit pour le peuple en paraîtrait-il, *a priori*, négligeable aux délicats et aux lettrés ? On a beaucoup loué Jules Verne du tact, du bonheur avec

lequel il avait su choisir et formuler les problèmes de la science. Il ne semble pas cependant que sa culture scientifique ait dépassé ou même égalé celle d'un vulgarisateur quelconque. Mais il avait, si l'on peut dire, l'instinct des directions de la science. Il avait assez de culture pour voir le but ; il n'en avait pas assez pour qu'aucune difficulté théorique et technique l'embarrassât.

Je ne crois donc pas que son œuvre puisse garder, même provisoirement, une valeur de vulgarisation scientifique. Mais elle pourra conserver longtemps sa valeur éducatrice et pédagogique. Tout en excitant les enfants, la curiosité, la mobilité, le désir de changement et de variété dans la connaissance, qui sont une des conditions même de la civilisation moderne, elle n'exalte à leurs yeux que le courage pacifique de l'esprit. C'est une œuvre héroïque, mais d'un héroïsme tout rationnel. C'est aussi, bien que la psychologie des individus ou des races y soit rudimentaire, une œuvre bienveillante et humaine.

Ses premiers livres, les plus courts, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ou *De la Terre à la Lune*, sont restés, je crois, les meilleurs. Mais c'est une œuvre qu'il faut juger dans son ensemble plutôt qu'en détail, et par ses résultats plutôt que par sa qualité intrinsèque. Or, en fait, elle a exercé pendant quarante ans, sur les

enfants de ce pays et de l'Europe entière, une influence qu'aucune autre œuvre n'a certainement égalée. Et cette influence fut bonne dans la mesure où l'on en peut juger aujourd'hui. Elle a été, tout à la fois, un instrument d'éducation positive et de développement moral. Elle a propagé, avec le goût de l'aventure, le goût de la recherche scientifique, la confiance dans la force supérieure de la raison. Elle a développé la notion de l'effort, mais utile et sans violence, du succès, mais tempéré par la douceur et l'équité, de l'énergie individuelle, mais asservie à l'intelligence. Elle a instruit et distrait les enfants sans favoriser aucun des instincts mauvais de l'homme.

L'Humanité, 3 avril 1905.

Source pour ces deux derniers textes : *Jules Verne : Les romans de l'eau*, Omnibus, 2001, édition présentée et commentée par Claude Aziza. Le volume comprend : *Vingt mille lieues sous les mers ; Voyages et aventures du capitaine Hatteras ; Le Chancellor et Le Sphinx des glaces*.

Table

Les Voyages imaginaires de M. Jules Verne	3
Jules Verne vu par... André Laurie.....	10
Jules Verne vu par... Léon Blum.....	18

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.